

La « Religion à la carte » en Italie et ailleurs

Lorsque des historiens et des sociologues des religions se penchent sur la carte religieuse du pays auquel ils appartiennent, il est logique que leurs observations ne restent pas cantonnées à l'échelon local. En effet, le religieux met inévitablement en branle la question des fins ultimes, tandis que les réalités collectives (Églises, sectes, mouvements, groupes) à travers lesquelles il s'exprime ont presque toujours, par définition, une vocation supranationale, sinon carrément universelle.

Il est donc pleinement légitime de signaler à un public francophone l'existence d'un gros ouvrage en tous points remarquable sur le panorama religieux de l'Italie d'aujourd'hui⁷. Ce travail a pour maîtres d'œuvre Massimo Introvigne, fondateur et directeur du Cesnur (Centro Studi sulle Nuove Religioni) — devenu au fil des ans le principal réseau international de recherche sur la religiosité contemporaine — et Pierluigi Zoccatelli, directeur-adjoint de la même structure. Pour un certain nombre de notices ainsi que pour la documentation, l'ouvrage a bénéficié du concours d'autres membres du Cesnur.

Malgré ses dimensions impressionnantes — plus de mille pages grand format avec un texte composé sur deux colonnes —, cet ouvrage ne prétendait pas relever avec succès le défi de l'exhaustivité, son objet même se caractérisant par une modification quasi quo-

tidienne des données recueillies. Mais avec plus de six cents réalités répertoriées — depuis l'Église catholique jusqu'à tel ou tel pittoresque groupuscule « soucoupiste » en passant par l'un des innombrables centres du protestantisme pentecôtiste —, il est assurément le plus complet. Au lieu d'opter pour un classement par ordre alphabétique, qui n'aurait pas manqué d'engendrer une impression de disparité extrême et de confusion, les auteurs ont choisi un classement thématique, « par familles spirituelles, avec de longues introductions » (p. 3).

Après le chapitre sur le judaïsme, en ouverture, le chapitre intitulé « L'Église catholique : centre, périphérie et schismes » contient par exemple une notice sur les « sédévacantistes » de l'Institut Mater Boni Consilii et de nombreuses pages sur une particularité italienne : les révélations privées et les formes de culte marial du Mezzogiorno. Contre toute attente, cette dévotion populaire, qui entretient une relation ambiguë avec l'Église, loin d'avoir disparu sous l'effet de la modernisation des conditions de vie, « a crû considérablement » (p. 38). Les facteurs explicatifs avancés sont « la caisse de résonance des médias, l'augmentation exponentielle des publications destinées à recueillir les révélations privées et les témoignages de miracles, la fondation d'associations, organismes et instituts religieux voués à la diffusion des messages, la vie itiné-

7. Massimo Introvigne, Pierluigi Zoccatelli (dir.), *Le Religioni in Italia*, coédition Elledici — Velar, Leumann (Turin), 2006, 1147 pages, 75 €. Première édition sous le titre *Enciclopedia delle religioni in Italia*, Elledici, 2001. Régulièrement mise à jour, l'encyclopédie peut être consultée sur le site du Cesnur : www.cesnur.org.

rante des voyants, qui se déplacent sans cesse du haut en bas de la péninsule » (*ibid.*).

Les chapitres consacrés au protestantisme sous toutes ses formes reflètent fidèlement, par leur variété et leur nombre, l'émiettement du phénomène. Avant de passer à l'islam et aux mouvements d'origine islamique, le lecteur est confronté à une autre spécificité italienne : la vigueur des Témoins de Jéhovah dans la péninsule, où leur nombre, estimé à 400 000, fait d'eux la deuxième « religion formellement organisée » du pays, et de celui-ci le pays européen de plus forte implantation de la secte.

On trouvera aussi dans *Le Religioni in Italia* une longue notice très bien documentée sur une figure dont les enseignements ont exercé, de façon souterraine, une influence considérable sur plusieurs courants aux origines du New Age : George Ivanovitch Gurdjieff (1866 ?-1949). Rappelons que ce personnage, en France, connu son heure de gloire pendant et juste après la Seconde Guerre mondiale, attirant dans son orbite l'écrivain et poète René Daumal, Louis Pauwels ou encore le jeune Jean-François Revel, lequel devait se montrer très critique par la suite. Au chapitre « Religions et mouvements d'origine chinoise et extrême-orientale », le lecteur attentif découvrira une précieuse notice sur le mouvement Falun Gong, qui suscita l'intérêt des médias occidentaux pour avoir organisé, le 25 avril 1999, la plus grande manifestation antigouvernementale jamais vue sous le régime communiste. Un auteur comme Julius Evola (1898-1974) — important, au-delà de tout jugement de valeur sur le contenu de son œuvre, ne serait-ce que

parce qu'il est depuis plusieurs années la principale référence des droites radicales européennes — n'est pas oublié, à travers l'étude de quelques-uns de ses héritiers, ceux de la mouvance néo-païenne (*cf.* pp. 752-755).

Mais la somme due au Cesnur ne brille pas seulement par la qualité, la variété et l'abondance de sa documentation. En particulier, l'introduction générale, intitulée « Le pluralisme religieux italien dans le contexte post-moderne » (pp. 3-19), est un véritable condensé de sociologie des religions et d'histoire de cette discipline, qui apporte l'éclairage théorique indispensable sur le statut, les tentatives de définition et l'évolution de la « religion » dans les sociétés occidentales. Après avoir rappelé que dans les années 1970 et jusqu'au milieu des années 1980, la crise de la religion était interprétée comme le fruit d'une sécularisation irréversible devant déboucher à terme sur l'extinction même de la religion, les auteurs considèrent que l'actuel retour du religieux présente une forte ambiguïté : d'un côté, on assisterait à un déclin de la « sécularisation quantitative, définie simplement comme l'intérêt de plus en plus réduit des personnes pour la sphère du religieux et du sacré » ; de l'autre, l'inflation d'ouvrages, conférences, stages, etc., sur la « religion » coexisterait avec le maintien, voire l'aggravation de la « sécularisation qualitative », pour reprendre une expression de Bryan Wilson. Cette dernière désigne la situation présente : « La religion — tout en continuant à intéresser de nombreuses personnes — ne détermine plus la majorité des choix culturels, politiques et sociaux » (p. 4).

Le retour du religieux affecte aussi bien la périphérie que le centre. A la

périphérie, l'essor des médecines douces ou alternatives, par exemple, avec tous les contenus parareligieux qu'elles charrient, est venu remettre en cause le grand consensus de masse à l'égard de la science, jusque-là intouchable, et a battu en brèche le vieux syllogisme qui semblait figé comme une formule gravée dans le marbre : la science et la technologie progressent, donc la religion décline. Au centre, dans le cœur même des religions majoritaires et des Églises historiques, les mouvements de renouveau charismatique ou les communautés pentecôtistes progressent plus nettement, selon les enquêtes les plus fiables, que les mormons ou les Témoins de Jéhovah.

En étendant sa recherche à toutes les formes d'approche du sacré — des plus classiquement établies aux plus aberrantes —, le Cesnur ne pouvait pas esquiver la question centrale de la définition de la religion. Selon les auteurs, qui défendent, ici comme dans leurs autres travaux, une perspective *value-free*, le plus libre possible de tout jugement de valeur, cette question est insoluble, aucune définition ne faisant à présent l'unanimité parmi les chercheurs. Pour finir, ils sont donc conduits à adopter un point de vue « désabusé » et relativiste, bien au-delà des exigences d'objectivité inhérentes au caractère encyclopédique de leur travail : ils estiment en effet que la religion « n'est pas (ou n'est plus) un caractère inhérent à certaines réalités,

mais une *revendication* politiquement contestée dans les sociétés contemporaines (où nous trouvons d'ailleurs aussi des revendications "négatives" de groupes qui *ne veulent pas* être considérés comme des religions). Le problème ne peut donc pas être résolu par des définitions de type "essentialiste", et le chercheur se doit d'admettre par avance que toutes les définitions possibles sont socialement construites, politiquement négociées et orientées vers des résultats précis » (p. 15).

Cet énorme ouvrage une fois refermé, on est vraiment tenté de penser que la situation actuelle en matière religieuse — fluide, mouvante, carrément insaisissable, typique d'une période de transition qui semble ne devoir jamais finir — ne peut être décrite que de façon paradoxale. C'est bien le modèle du New Age qui a fait école, celui de la « religion à la carte », où les combinaisons et syncrétismes les plus invraisemblables fleurissent dans une atmosphère de décomposition ; celui aussi où, au nom de la sacrosainte liberté individuelle du « chercheur de vérité », on butine d'un gourou à un autre, d'une méthode à une autre, d'un mouvement à une secte, d'un groupe à une confrérie. Comme l'avait écrit une spécialiste britannique en 1994, la religion majoritaire en Occident est désormais, en réalité, celle du « croire sans appartenir » (*believing without belonging*). Pour combien de temps encore ?

LAURENT BERTHIER